Document generated on 05/21/2025 11:09 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Le regard des sens

Ginette Bouthillier

Number 38, Summer 1994

Rencontre d'un autre type

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4280ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bouthillier, G. (1994). Le regard des sens. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (38), 15–16.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le regard des sens

Ginette Bouthillier

La sonnette d'entrée se fait entendre.

Déjà lui. Je passe en tremblant une dernière fois la main dans mes cheveux, je tire mon chandail par-dessus mes jeans neufs et me prépare à répondre d'un air le plus désinvolte possible. À l'instant même où j'ouvre la porte, une bouffée d'air froid et sec me saute au visage. Bonjour, me dit Stéphane, je ne suis pas fâché d'arriver. Les trottoirs sont glissants et j'ai bien failli me casser la gueule deux ou trois fois. Il m'embrasse sur la joue et le contact de ses lèvres gelées me fait frissonner. Je l'entraîne vers la cuisine où je m'empresse de lui servir sa bière favorite. Je déteste la bière, mais je m'assure d'en avoir toujours quelques bouteilles au frigo lorsqu'il me rend visite.

Comme d'habitude, la conversation s'amorce rapidement et nos phrases s'entrechoquent dans un joyeux duel. Sa voix rieuse qui monte parfois un peu trop dans les aigus a tôt fait d'habiter toute la pièce. Je l'écoute me parler avec ses mots bien à lui, ses expressions typiques tirées de la campagne (c'est un fils de fermier), son accent si particulier qui sent l'étable, la terre et le foin coupé. J'aime cette façon de parler non aseptisée, cette rudesse bien masculine à conjuguer ses verbes d'une façon inconnue de la grammaire, à appuyer ses dires parfois par un sacre en fin de phrase. Je craque pour ce type d'homme. Je m'attendris. Il y a quelque chose de touchant dans le côté bûcheron de certains êtres qui, par ailleurs, sont des modèles de sensibilité et de délicatesse.

Je suis subitement tirée de ma rêverie par le silence insolite qui s'installe dans la cuisine.

Tu ne m'écoutes plus, me reproche Stéphane.

Je ne réponds pas et je rougis bêtement. Ce que je dois avoir l'air idiot en ce moment !

Geneviève…

Oui ?

Ça fait combien de temps qu'on se connaît tous les deux ?

Cinq ans, je crois.

Nouveau silence. Un bruit de chaise tirée et son odeur d'homme vient se coller tout contre moi. Des mains un peu calleuses me caressent le visage. Je crois que je vais défaillir. C'est qu'il en a mis du temps à se décider. Je m'abandonne complètement à ses caresses et me laisse conduire, docile, jusqu'à la chambre à coucher.

Je ne me lasse pas de le toucher, de contourner avec mes doigts toutes les aspérités de son visage. Je découvre un nez fort et busqué, un front haut et droit avec deux petites bosses du côté gauche. Des bosses d'intelligence, m'explique Stéphane le plus sérieusement du monde. J'y emmagasine les idées comme un chameau retient son eau. Je sens contre ma joue sa barbe drue qui m'égratigne la peau au passage. Ses cheveux bouclés me chatouillent le bout du nez. Je m'accroche à son cou et je me laisse entraîner dans cette rencontre amoureuse tant souhaitée où enfin le visage de cet homme prend une forme palpable et réelle.

Deux heures plus tard, nos manteaux sur le dos, on s'apprête à sortir pour aller manger au restaurant. Stéphane s'arrête sur le seuil et me dit : on n'oublie pas quelque chose ?

Oui, dis-je en riant. Vois-tu, c'est que j'ai un peu perdu la tête.

Stéphane repart dans ma chambre et je l'entends farfouiller. Bon, je l'ai trouvée, me crie-t-il.

Il revient se placer à côté de moi et me donne ma canne blanche. Un déclic m'indique qu'il ferme la lumière et la porte se ferme en claquant derrière nous.